

Les Yeux des pauvres, 2 juillet 1864

Auteur : Baudelaire, Charles

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

1 Fichier(s)

Les mots clés

[Les Yeux des pauvres](#)

Citer cette page

Baudelaire, Charles, Les Yeux des pauvres, 2 juillet 1864, 1864-07-02

Site *Édition numérique des poèmes en prose de Baudelaire*

Consulté le 12/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/ProseBaudelaire/items/show/20>

Informations sur le texte

Titre des textes « Les Yeux des pauvres »

Nombre de textes1

Pagination des textesp. 377

Date1864-07-02

Date exacte de la publication2 juillet 1864

Lieu de publicationParis

Texte

Transcription diplomatique

LES YEUX DES PAUVRES

Ah ! vous voulez savoir pourquoi je vous hais aujourd'hui. Il me sera sans doute beaucoup plus facile de vous l'expliquer, qu'à vous de le comprendre ; car vous êtes, je crois, le plus bel exemple d'imperméabilité féminine qui se puisse rencontrer.

Nous avons passé ensemble une longue journée qui m'avait paru courte. Nous nous étions bien promis que toutes nos pensées nous seraient communes à l'un et à l'autre, et que nos deux âmes désormais n'en feraient plus qu'une ; - un rêve qui n'a rien d'original, après tout, si ce n'est que, rêvé par tous les hommes, il n'a été réalisé par aucun.

Le soir, un peu fatiguée, vous voulûtes vous asseoir devant un café neuf qui formait le coin d'un boulevard neuf, encore tout plein de gravois et montrant déjà glorieusement ses splendeurs inachevées. Le café étincelait. Le gaz lui-même y déployait toute l'ardeur d'un début, et éclairait de toutes ses forces les murs aveuglants de blancheur, les nappes éblouissantes des miroirs, les ors des baguettes et des corniches, sur les murs les pages aux joues rebondies traînées par les chiens en laisse, les dames riant au faucon perché sur leur poing, les nymphes et les déesses portant sur leur tête des fruits, des pâtés et du gibier, les Hébés et les Ganymèdes présentant à bras tendu la petite amphore à bavaoise où [sic] l'obélisque bicolore des glaces panachées ; toute l'histoire et toute la mythologie mises au service de la goinfreterie.

Droit devant nous, sur la chaussée, était planté un brave homme d'une cinquantaine d'années, au visage fatigué, à la barbe grisonnante, tenant d'une main un petit garçon et portant sur l'autre bras un petit être trop faible pour marcher. Il remplissait l'office de bonne et faisait prendre à ses enfants l'air du soir.

Tous en guenilles, les trois visages étaient extraordinairement sérieux, et ces six yeux contemplaient fixement le café nouveau avec une admiration égale, mais nuancée diversement par l'âge.

Les yeux du père disaient : « Que c'est beau ! que c'est beau ! on dirait que tout l'or du pauvre monde est venu se porter sur ces murs. » - Les yeux du petit garçon disaient : « Que c'est beau ! que c'est beau ! mais c'est une maison où peuvent seuls entrer les gens qui ne sont pas comme nous. » - Quant aux yeux du plus petit, ils étaient trop fascinés pour exprimer autre chose qu'une joie stupide et profonde.

C'est Paul de Kock, je crois, qui a le plus popularisé cette idée, que le plaisir rend l'âme bonne et amollit le cœur. Peut-être avait-il raison ce soir-là, relativement à moi. Non seulement j'étais attendri par cette famille d'yeux, mais je me sentais un peu honteux de nos verres et de nos carafes. Je tournais mes regards vers les vôtres, cher amour, pour y lire ma pensée ; je plongeais dans vos yeux si beaux et si bizarrement doux, dans vos yeux verts, habités par le Caprice et inspirés par la Lune, quand vous me dites : « Ces gens-là me sont insupportables avec leurs yeux semblables à des portes cochères ! Ne pourriez-vous pas prier le maître du café de les éloigner d'ici ? »

Tant il est difficile de s'entendre, mon cher ange, et tant la pensée est incommunicable, même entre gens qui s'aiment !

Information sur l'édition

Référence bibliographique *Revue La Vie parisienne*

Mentions légales Texte de Charles Baudelaire : Domaine public

Contributeur(s)Bérat-Esquier, Fanny (édition numérique et transcription)
Notice créée par [Fanny Bérat-Esquier](#) Notice créée le 21/07/2022 Dernière
modification le 05/08/2024

se coucher dans une sorte de bergère au sein du feu, jouant avec un éventail, en regardant la femme bruyante des bagues qui sautait dans les torchères. La conversation se faisait à voix basse à l'entour, il devaient le financement des soies, le tréfillement léger des robes; parfois il s'assoupissait, et deux jeunes femmes le regardaient avec une sollicitude presque tendre, comme des mères qui voient la majeure aller et venir sur les joues d'un enfant malade.

L'après-midi, il vit entrer dans sa chambre Mlle de Raab, une allemande de cinquante ans, une de celles qu'en souvenant le soir il appelait « ses muses », « de l'ai-que », Mlle est bien belle, blanche, gracieuse, le port le plus noble; c'est un beau cygne. Elle ne voulait pas s'asseoir et resta un demi-quart d'heure, debout contre la cheminée, sans dire une parole. Il remarqua que son visage était contracté comme par un effort de volonté extraordinaire, et qu'elle tenait les yeux baissés sur le parquet.

— Au nom de Dieu, ma chère demoiselle, quel malheur vous est-il arrivé, en quel péril je vous salue?

Elle lui fit signe de la main qu'elle avait encore besoin d'une minute, puis elle lui dit avec une voix monotone de statue : « — Je vous salue depuis longtemps. Vous êtes triste, souffrant, je voudrais vous soigner. De son côté, je n'ai jamais aimé personne, voudrais-je être mon mari? » — Il ne comprenait pas, et se leva pour la regarder en face; à ce moment elle défilait. Elle répondit en hochant la tête : « — Je ne comprends pas, et ne le veux pas. » — Elle réfléchissait, sans répondre dans huit jours.

Elle a été obligée de rompre avec sa famille et d'abandonner presque tout son bien. Avec une pension qu'on lui faisait elle a prêté son mari dans toutes les cours d'Allemagne, à Rome, et sur les côtes d'Italie. Le duc de M... les parfums des artistes viciés, le spectacle de la mer morte l'ont ruinée pour quelques mois, mais l'oppression était trop grande : ils sont venus à Paris et se sont logés là à partir du monde elegant et pensif. Ce n'est qu'à Paris qu'on peut oublier les très grandes douleurs, une mort prochaine : la conversation distrait, lorsque quelque chose se collige devant les yeux, un l'indigne un quart d'heure, l'autre quart d'heure pour de même.

Ses lèvres ont deviné cela, il ne peut plus que, à de rares intervalles, prendre part à l'entretien, la moindre effort l'épuise, et c'est à peine si par moments il réussit encore à plaquer à deviner l'écho ou l'ami qui lui joue ses larmes précieuses. Il aime mieux qu'on ne lui dise rien, une banale gaieté, un dessin amusant lui plaisent plus que toute autre chose.

Parfois, et le temps est beau, il sort, soutenu par sa femme ou bien couché au fond d'une petite voiture tirée par un domestique. L'autre jour, je l'ai rencontré au bord du lac de Saint-James, au endroit retiré et charmant, où les melées ont à volonté du soleil et de l'ombre. Elle marchait à ses côtés, comme toujours, et il la contemplait avec un sourire glorieux et touchant comme un homme heureux de savourer les dernières gouttes de la vie. Sans doute il s'entraîne en l'écoutant, comme on s'en dort au murmure d'une source, ou bien aux sons d'une musique douce. Ses joues sont bien creusées, son regard est bien éteint, il ne peut plus durer longtemps. Elle se sentait beaucoup, elle veut ne lui voir laisser perdre de la douceur de son sourire et de la sérénité de son regard. Elle s'agit beaucoup sa toilette; elle veut qu'il emporte d'elle une image aussi noble et aussi belle qu'en premier jour. Ce n'est point par superstition, c'est pour qu'il soit heureux. On voit se joindre dans une quantité de petites choses. Elle a une espèce de serre tiède pleine de fleurs qui n'ont qu'une odeur faible, où il passe les jours de pluie. Une sorte de petit trébuchet le monte et le promène dans la maison sans qu'il ait besoin du faire effort. Elle ne souffre pas qu'un domestique le serve; elle-même lui fait sa chambre. Cette conduite lui vaut l'admiration générale; ses parents eux-mêmes, les de vices ennemis, disent aujourd'hui qu'il faut être une Raab pour se faire estimer ainsi en dépit de tout. Un homme qui n'a connu ce dernier trait n'est point de leur avis. « La

« leur mère, dit-elle, de se dévouer à celui qu'on aime ». Mlle de Raab n'a été que trop loyale, on peut l'entendre. Je ne trouve pas qu'il y ait de quoi l'admirer. » Cela est vrai. — Elle fait tout au moment ce qui lui plaît le plus.

ALICE.

LES YEUX DES PAUVRES

Ah! vous voulez savoir pourquoi je vous fais regarder cela. Il me sera sans doute beaucoup plus facile de vous l'expliquer, qu'à vous de le comprendre; car vous êtes, je crois, le plus bel exemple d'imperceptibilité féminine qui se puisse rencontrer.

Nous avions passé ensemble une longue journée qui m'avait paru courte. Nous nous étions bien promis que toutes nos pensées nous seraient communes à l'en et à l'autre, et que nos deux âmes désarmées s'en feraient plus qu'une; — un rêve qui n'a rien d'original, après tout, et ce n'est que, vive par tous, il n'a jamais pu être réalisé par aucun.

Le soir, un peu fatiguée, vous voulûtes vous asseoir chez un glacier, qui fournit le cou d'un boulevard neuf, comme tout plein de grasse, et moutons déjà glorieusement ses éphémères marches. Le café dévalait. Le gas lui-même y déployait toute l'ardeur d'un début, et relâchait de toutes ses forces les murs aveugles de blancheur, les nappes éblouissantes des miroirs, les arcs des baguettes et des corniches, sur les murs les pages aux jolies reliures unies par les chiens en laque, les dames tant au faucon perché sur leur poing, les myrtilles et les déesses portant sur leur tête des fruits, des pâtes et du gibier, les Hébé et les Ganymides perchées à bras tendu la petite amphore à bavarroise ou l'écuelle de l'indes des glaces panachées; tout l'histoire et toute la mythologie mise au service de la gastronomie.

Il me fallait marcher, sur la chaussée, était planté un brave homme d'une cinquantaine d'années, au visage fatigué, à la barbe grisonnante, tenant d'une main un petit garçon et portant sur l'autre bras un petit ours trop facile pour marcher. Il remplissait l'office de bonnet et faisait penser à ses enfants l'air du soir.

Tout en marchant, les trois visages étaient continuellement adhérents, et ses six yeux contemplaient fixement le tableau nouveau avec une admiration ébrie, mais toujours diversifiant par l'âge.

Les yeux du père disaient : « Que c'est beau ! que c'est beau ! » au point que tout l'or du pauvre monde est venu se poser sur ses murs. — Les yeux du petit garçon disaient : « Que c'est beau ! que c'est beau ! mais c'est une maison où peuvent seuls entrer les gens qui ne sent pas comme nous. » — Quant aux yeux du plus petit, ils étaient trop faibles pour exprimer autre chose qu'une joie stupide et profonde.

C'est Paul de Rocc, je crois, qui a le plus popularisé cette idée, que le plaisir rend l'âme bonne et annule le cœur. Peut-être avait-il raison ce soir-là, relativement à moi. Non-seulement j'étais attiré par cette famille d'yeux, mais je me sentais un peu honteux de nos vices et de nos vices. Je tournais mes regards vers les autres, cher amour, pour y lire ma pensée; je plongeais dans vos yeux si beaux et si légèrement doux. Avec vos yeux verts, habillés par le Caprin et inspirés par la Lune, quand vous me dites : « Ces gens-là me sont insupportables avec leurs yeux semblables à des petites caresses ! Ne pourriez-vous pas leur le maître du ciel de les éloigner d'ici ? »

Tant il est difficile de contempler, sans être épris, et tant la pensée est incommunicable, même entre gens qui s'aiment.